



Le bateau d'Anvers à la tête de Flandres. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER¹.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE ORIENTALE.

Une traversée. — La terre des Flandres. — Saint-Nicolas. — Le jour du marché. — Coin de vie de province.
Le carillon. — La mort dans la vie.

Nous étions quatre qui, par une claire après-midi de février, prenions, à Anvers, nos billets pour Saint-Nicolas. Chacun de nous connaissait les Flandres pour les avoir vues maintes fois pendant la saison qu'on est convenu d'appeler la belle saison, — comme si toutes n'étaient pas également attirantes pour le touriste véritable, capable de découvrir des beautés, même au cœur du plus rude hiver. Et justement nous étions de ces voyageurs obstinés que ni les pluies d'octobre, ni les vents de mars, ni les calcinants soleils d'août ne rebutent et pour qui les saisons sont de miraculeux décorateurs, d'un caprice inépuisable auquel se renouvelle constamment la nature.

Nous avons donc rêvé de surprendre la campagne

flamande dans le sévère et joli moment où l'hiver n'est point encore tout à fait expiré, où le printemps ne fait qu'ébaucher son premier sourire, et, le sac au dos, chaussés de gros cuir graissé, nous attendions, en vaguant par la gare, le coup de cloche de l'embarquement. Le voyage commença, en effet, par une traversée : il faut aller prendre le train de l'autre côté de l'Escaut.

Enfin les portes sont ouvertes, l'énorme rampe en bois qui descend au quai gronde sous le galop saccadé de la foule, nous enfilons la passerelle du bateau. Et, pendant une dizaine de minutes, l'animation du pont, encombré d'un peuple de colporteurs, de fermiers, de belles filles aux chairs luisantes, nous offre un amusant sujet d'observation. Deux rustres, culottes de pantalons ondoyants comme des fustanelles, titubent, avec des gestes lourds d'ivrognes, devant un groupe

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161 et 177.

de matrones superbement plantées à l'arrière dans de bouffants manteaux de drap noir. Dodelinant de la tête, avec une casquette plantée en cône aigu sur le haut bout de l'oreille et s'y maintenant par un miracle d'équilibre, les drilles cherchent, au moyen d'une grotesque mimique, à lier connaissance avec les robustes commères, un immobile et béat sourire lubréfié aux lèvres, tandis que d'une main ils s'imposent le cœur et que de l'autre ils déploient la prodigieuse envergure de leurs pantalons de velours qui, tendus, finissent par ressembler à des voiles dans le vent. Autour, un cercle de paysans narquois, la pipe aux dents, s'amuse visiblement de la gêne des trois femmes; mais l'une d'elles, avec un calme olympien, envoie brusquement, d'une bourrade dans l'épaule, rouler à cinq pas d'elle le gars le plus entreprenant.

Stope! Le bateau vire lentement du côté de l'estacade, on abat la passerelle, et nous foulons le sol flamand. C'est le premier pas dans ce jardin du pays de Waes, si fertile qu'on a pu l'appeler le potager des Flandres. Les voitures sont prises d'assaut par les fermiers et les colporteurs du pont; des bêches, des fourches, des manches d'outils, des sacs, des paniers s'enchevêtrent dans le couloir qui sépare les banquettes; et, comme il n'y a plus de place, des femmes s'asseyent en riant sur les genoux des hommes. Nous nous installons enfin, après d'inutiles efforts pour être à l'aise, dans un compartiment où dix personnes sont déjà entassées. On rit, on crie, on fume, à travers le ronflement de la machine qui s'est mise en marche, et, de temps en temps, une grosse salive claque à terre avec un crépitement de grêlon contre une vitre. Un brouillard gras monte de cette potée humaine comme d'un terreau en fermentation, mais personne n'a l'air de s'apercevoir de la lourdeur d'étuve qui rend l'atmosphère irrespirable.

Là-bas, sur la terre moite, détrempée par des pluies récentes, traîne aussi le brouillard, mais un brouillard de lumière qui tamise les fonds comme à travers une poussière adamantine. Le train semble l'axe d'une sphère tournoyante où dans des fluides pâles sont précipités les campagnes, les villages, les clochers d'églises. Un jaune soleil d'après-midi pompe les eaux du sol, qui s'élèvent en colonnes de vapeur, irisées dans la perspective par le rouge des toits, l'or flave des chaumes, le vert éclatant des carrés de navets. Et, par moments, les arbres, les verdure, les hameaux semblent se dissoudre comme des gaz dans la splendeur molle des clartés. Rien ne peut dire la transparence humide et brillante de l'air : les avant-plans s'envermeillent dans des tons chatoyants d'écu neuf; le haut du ciel, illuminé d'un bleu doux, lustré, naéré, petit à petit se décolore dans des teintes fanées d'améthyste; et la terre, rose au loin, a l'air d'émerger d'une aurore fumante.

Même dénudés, leurs sillons rebroussés et pointant en crêtes brunes, les champs que nous longeons ont un aspect superbe. Viennent le blé, le colza,

le lin, et toute la contrée flambera comme un prodigieux bouquet. Dans les emblavures, une verdescence pâle est comme le premier accord assoupi de la symphonie prochaine. Hommes et femmes, à plein corps dans la terre, aident à la grande parturition, pareils à ces accoucheurs de bêtes qui, dans les étables, surveillent la gésine des vaches. Des bustes de paysans surgissent du sol, coupés à la ceinture par la ligne rigide d'un fossé : on dirait des fossoyeurs creusant le trou des morts. A temps régulier, leur torse se penche, avec une pesée lourde sur la bêche, dont le fer, l'instant d'après, s'allume d'un éclair blanc par-dessus la surface du champ, et du matin au soir ce mouvement se continue d'une même activité sans hâte. Nous verrons dans toute la Flandre fonctionner un semblable mode de labour. La terre, en effet, y est toujours remuée à la main, à de grandes profondeurs : on fait une tranchée, dans laquelle le cultivateur s'ensevelit, bêchant à sa droite et à sa gauche, jusqu'à ce qu'il soit au bout du sillon; puis une tranchée parallèle est creusée, et il recommence, emplissant de ses pelletées la tranchée abandonnée. Des saisons entières il vit là, dans l'humidité froide des deux murs bruns entre lesquels s'avance sa besogne, ayant aux pieds de vastes sabots bourrés de paille. Mais la terre, ainsi violée dans son giron, le prend aux jambes, après quelques années de son dur labeur; quantité passent l'hiver dans l'âtre, torturés par les rhumatismes et perclus.

Déjà apparaissent les petits champs bordés de tail-lis qui, dans le Polder, sont l'aspect le plus ordinaire des cultures flamandes. Cependant ce n'est encore que l'exception : la division de la grande plaine verte en petites enclaves presque égales en dimensions ne commence véritablement qu'après Saint-Nicolas. Plus généralement, des lignes d'arbres coupent la campagne, peupliers, ormes, chênes maigres et tortillés, et quelquefois une double rangée parallèle suit les sinuosités d'un chemin qui se perd au large. Pas d'horizon : la jonction du ciel et de la terre est presque universellement masquée par des plantations ou les toits d'un hameau. A chaque tour de roue, on aperçoit, disséminées ou groupées dans la reculée, des maisons basses et trapues, capuchonnées de tuiles rouges, les volets vert cru trouant les murs badigeonnés au lait de chaux. Ça et là, au passage du train, une rue de village débouche sur la ligne, toute droite, avec ses files de petites façades écrasées, où le vert, l'éternel vert, pose ses taches fraîches.

De station en station, le trop-plein de notre voiturée s'est épanché sur les quais; et quand nous descendons à Saint-Nicolas, les banquettes sont vides. Justement c'est jour de marché. Bonne aubaine pour nous, car le marché de Saint-Nicolas attire les paysans de plusieurs lieues à la ronde. La calme petite ville prend alors, pour quelques heures, une animation extraordinaire. Dans les rues, des troupeaux de bœufs roux entre-heurtent leurs grandes échines osseuses; des attelages rustiques brûlent le pavé, et, dans les hôtelleries, vacar-



La grande place de Saint-Nicolas un jour de marché (voy. p. 308). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

ment les tablées de fermiers. Mais c'est surtout sur la grande place qu'est le spectacle (voy. p. 307).

Figurez-vous un espace découvert de plus de trois hectares, et dans cet espace une multitude de tentes plantées sur piquets, par quinze et vingt rangs compacts entre lesquels filent des ruelles pour la circulation. Là-dessous tout un déballage de petites industries, marchands de ferrailles, de meubles, d'ustensiles et d'outils de toute sorte, de mercerie, de bonneterie, de vêtements, étalés au soleil ou à la pluie dans un immense bariolage de couleurs. Sur le comptoir en plein vent du mercier s'étagent les pièces de flanelle et de toile, la rude toile bise des Flandres où les morts seront couchés après y avoir dormi leurs sommes de vivants. Aux crochets du vendeur d'habits pendent des pantalons en drap de cuir, des vestes en velours côtelé, des redingotes de coupe primitive, taillés à larges ciseaux pour des torsos épais. Ailleurs, les manteaux de femmes tombent à grands plis droits, avec une envergure de draps de catafalque, les uns doublés de riche soie et garnis de fermoirs en argent, les autres à boucles d'acier et en droguet uni. Chez le voisin s'empilent des pyramides de casquettes, allongées en cônes ou rondes comme des cloches, avec le miroitement des visières de cuir claqué. Les « Campinaires » ont apporté leurs osiers tressés et les paysans du bord de l'eau des sparteries grossières, nattes et paillasons. A côté bombent des monts de sabots, évidés dans l'orme et le saule, de toutes tailles, depuis le sabot effilé et frangé de flanelle denticulée qui chaussera le pied des fermières, jusqu'au lourd sabot à bouts carrés avec lequel le cultivateur foulera la glèbe. Des vitrines de joailleries reluisent non loin, alternant l'éclat dur des ors annelés en chaîne ou façonnés en belières et la pâleur chaude des frontaux et des agrafes en argent. Le bourrelier a rangé en bel ordre des chevêtres piqués de dessins de cuivre et tintinnabulant de sonnailles, harnais des grands chevaux du pays de Waes pareils aux palefrois géants qu'enfourchaient les barons de fer. Aux champignons de la modiste, semblables à des perchoirs branchus de volières le long desquels s'agiteraient des oiseaux bigarrés, banderole une nuée d'ailes en batiste et en mousseline, coiffes à barbes ajourées, bonnets fleuris comme des jardins, avec une brossaille de fanfreluches, profonds chapeaux de paille hirsute qui, les jours dominicaux, se plantent sur les bouillonnés des ruches. Piétés devant les échoppes, les paysans aux larges carrures palpent entre leurs doigts calleux les étoffes, scrutent d'une prunelle d'Argus les tares de la marchandise, ou, les mains dans les poches, couvent de leurs hésitantes convoitises, lentes à se résoudre, les étalages pleins de tentation, tandis que le forain, un malin jamais à court de ruses, caponne pour allécher ses clients. Les sarraus indigos, apanage des aborigènes, les courtes vestes fermées de brandebourgs, qui, chez le terrien du Polder hollandais, s'accompagnent d'un chapeau haut de forme, les blaudes couleur de lin en fleur, vêtement distinctif des marchands

de bestiaux, baguenaudent, avec des lenteurs lourdes de coléoptères, parmi les sombres mantes flottantes et les coiffures enrubannées des natives de Flandres, les grosses jupes ballonnées aux hanches et les bonnets tire-bouchonnés de spirales d'or des contadines zélandaises. Les unes et les autres, piquées par l'ardillon des coquetteries, encomrent les boutiques de joailleries, épiant le scintillement des fausses pierreries, ou bien mirent dans la glace éraflée de la modiste, une fine commère! leurs grosses joues saines serties d'une coiffe à l'essai.

Cependant la foule, depuis quelques instants stationnaire, reflue vers un antique ratiar, braillant d'une voix de fausset les mérites de sa « mort aux rats », à deux pas d'un ménétrier rouleur de kermesses, lequel, debout sur une chaise, nasille une plainte de criminel en raclant son violon. Des camelots çà et là ont dressé des établis par-dessus lesquels ils font des gestes violents, éblouissant les femmes du chatoieusement de leurs bagues; et des marchandes de pâtisseries poussent un aigre cri d'appel, l'épaule sanglée de la bretelle qui leur retient l'éventaire sur le ventre. A mesure que l'heure avance, les sollicitations des vendeurs deviennent plus pressantes. « Holà! homme cossu, beau garçon, coq de village, ohé! ho! dame fermière, et vous, fille bien en point, la riche héritière, achalandez mon fonds et faites luire au clair soleil vos rouges liards! » Les merciers cognent leur tréteau du plat de leurs aunes; les bourreliers mettent en branle le carillon des licols; quelquefois une facétie est risquée par un casquetier qui, avisant un béjaune, lui enlève dextrement le couvre-chef de la nuque et, à la place, le coiffe d'un de ses dômes mous, soufflés comme des vesses-de-loup. Sur le grondement sourd des voix d'hommes brochent des chamaillis de timbres féminins; poings sur la hanche, acheteuses et trafiquantes marchandent acrimonieusement; les reparties s'entrecroisent; on crie, on piaille, on se dolente; et les marchés ont l'air de combats.

Là-bas, sur un des côtés de la place, des barres de fer maintiennent la poussée des bœufs dont les ravineuses ossatures, émergeant d'un chaud brouillard, s'alignent par longues files moutonnantes et qui, cornant, le mufler haut, mêlent leurs meuglements au vacarme de la foire. Une senteur musquée d'étable monte de toute cette riche viande animale parmi laquelle rôdent, les semelles embousées, la lanière des triques enroulée à la main, les bouchers rougeauds supputant de l'œil les quartiers de saignante chair que le dépeçage mettra sur l'étal. Au ras des trottoirs, d'innombrables véhicules, tombereaux, charrettes à ridelles, cabriolets, posent sur leurs brancards dans un enchevêtrement de jantes et d'essieux crottés de glaise; et ce défilé de carrosserie continue dans les rues circonvoisines, devant les auberges où, tandis que leurs maîtres, les fermiers râblés et goguelus, lampent, en renversant le torse, l'uitzel frangé d'écume, les chevaux se refont avec de pleines auges d'avoine. Les fer-

ments du houblon peu à peu surexcitent les cerveaux : des tables montent de tonnantes hilarités ; les affaires faites, chacun se gaudit à l'idée d'un gain assuré ; et de lourds biftecks, flanqués de pommes de terre, viennent réconforter la bonne humeur des estomacs. Puis, midi sonnant, une pluie de notes ailées tombe du joli campanile de l'hôtel de ville sur la débandade des tentes, lentement dispersées.

Cependant l'animation ne cesse pas immédiatement dans la ville. Toute une partie du jour, le verbe rude du Poldérien roule sous les murs bas des cabarets, avec le bruit ronflant de la boule qui abat les quilles. Et la

lente mélopée parlée du tenancier hollandais, pareille au vent qui chante dans les marais, les réponses saccadées du Campinois, naturellement brèves dans une contrée où la bise souffle du large et emporterait en lambeaux les phrases trop étendues, prolongent dans l'âtre le chassé-croisé des parolotes. Des bœufs accrochés à l'anneau de fer scellé au seuil des hôtelleries écorchent le mur de la pointe de leurs cornes, en beuglant après le marchand attablé à l'intérieur devant les demi-litres mousseux. Ballottant leur pis entre leurs jarrets cagneux, des vaches passent par bande, ramenées à l'étable ou conduites au boucher, avec leur



Le train du matin à Saint-Nicolas (voy. p. 310). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

grand œil clair comme un miroir. Et flic ! flac ! au pè-tardement des fouets, les carrioles allument le pavé, enlevées par cette solide race de chevaux pansus et rouges dont la sole, large ferrée, s'empreint comme un pilon dans les ornières du chemin. Luttant presque de vitesse avec leurs enjambées, des attelages de grands chiens à poil dru, au nombre de deux et même de trois par attelage, emportent, dans un tournoiement furieux de roues, les forains accroupis, gaule et rênes en main, par-dessus leurs étalages repleyés. Et l'air est déchiré de rauques abois, de martèlements de sabots, de grincements d'essieux, de colloques cahotés au roulement des voiturées. Puis le soir coule ses silences sur les

tapages décrus du côté des campagnes, et dans les estaminets de la place, à grande eau lavés des souillures du jour, les familiers se rangent en cercle autour de la partie de cartes, en fumant le noir tabac d'Harlebeke.

La place, si tumultueuse au matin, est à présent comme une arène après la naumachie. Des réverbères piquent de leurs flammes jaunes l'obscurité où plongent les maisons. Au large, un bruit de bottes décroît dans le noir. Et comme dans une église, nous sommes tentés de baisser la voix, pour ne point troubler le lourd silence. Une vibration fend l'air, comme un soupir, et brusquement du mignon beffroi couronné d'étoiles part une volée d'arpèges : c'est le carillon de la demie.

« Éberlués, grands fols, coureurs de coquecigrues, semble-t-il nous dire en nous criblant de ses flèches sonores, quelle chimère vous tient à pareille heure errant par la cité? Ne voyez-vous pas que, mieux qu'un éteignoir par-dessus le fumeron de la chandelle, le bonnet de coton dont elle s'est ceint les tempes va la laisser sans chaleur et sans vie jusqu'à la prochaine aurore? »

On t'écoute, brave carillon! Aussi bien une puanteur de vidange s'est répandue par les rues : c'est l'heure où le paysan vient emplir ses tonnes à la ville du résidu fétide des fosses. Et cette pestilence nous suivra d'étape en étape comme l'haleine même de la terre flamande en fermentation.

L'office du matin. — Le réveil d'une petite ville. — Les industries du pays flamand. — Le lin. — Les sabots. — Tamise. — Les paysages de l'Escaut. — Sainte Amalberge et l'église qui lui est dédiée.

A pointe d'aube éveillés, deux d'entre nous descendent regarder l'éveil de la ville. Des ouvriers traversent la place, cognant le pavé de leurs sabots, blêmes dans le matin frigide. Din drelin! tinte doucement l'angélus. Alors une rumeur, sourde encore comme le bruit lointain d'une eau qui s'épanche quand les vannes sont levées, lentement s'accroît derrière les portes. Çà et là, des volets battent contre le mur, des têtes apparaissent aux seuils, une boutique s'ouvre, puis une autre, sans hâte, comme ayant regret à la vie. Dans le brouillard, Notre-Dame de Bon Secours dresse ses contre-forts blancs, entre lesquels la pointe des hautes fenêtres rougeoie. De furtives figures capuchonnées du *capmantel* ayant disparu par l'huis entr'ouvert, nous pénétrons à leur suite dans l'église, toute baignée encore de nuit et où cependant, comme la mer éclaboussée par les premières clartés de l'orient, les ténèbres commencent à s'apâler sous le jour des grandes baies. Proche du chœur, dans le cercle jaune des lampes, un petit peuple d'hommes et de femmes courbe le front sous le geste du prêtre, dont la chasuble s'enflambe au reflet des cierges. Aux voûtes, dans les bleus d'une décoration byzantine, s'allument des étoiles d'or, et les piliers, polychromés de dessins géométriques, ont l'air de vieux troncs imbriqués de rugueuses écorces. Un peintre, l'un de ceux qui en Belgique ont le plus travaillé à implanter la peinture murale, malgré la résistance du goût public, le peintre Guffens, a décoré le maître-autel d'une grande fresque plate dont les creuses tonalités nous apparaissent, à travers la lumière oscillante des flambeaux, décolorées à l'imitation des tons d'une tapisserie ancienne. Cependant l'officiant, après avoir déposé les hosties dans le saint ciboire, se tourne vers les fidèles : l'un après l'autre, on les voit se détacher de leurs chaises et se diriger vers le banc de communion, avec des glissements mous, comme un vol d'âmes attirées vers la divine nourriture. Quelques carnations de jeunes filles, toutes pâles dans le petit jour grandissant des fenêtres, mêlent leur blancheur laiteuse aux faces jaunies des vieilles. Et parmi les hommes, il y a

des têtes desséchées, aux yeux immobiles, pareilles à des visages de moines dans l'ombre froide des couvents.

Dehors, la vie s'est activée, sans grand bruit toutefois; des groupes hâtent le pas du côté des fabriques; un petit flot d'hommes et de femmes se dirige vers la station. A cette heure matinale, le bourgeois, que rien n'appelle à la rue, tient encore ses volets clos, et les besogneux seuls, les gens des petits métiers pour qui le travail commence à l'aube, arpentent le pavé. Quand nous pénétrons dans la gare, la salle des troisième est déjà emplie (voy. p. 309). Autour du poêle en fonte ronflant et rouge, des porte-balles, entrés en soufflant dans leurs doigts à cause de l'air très vif, font cercle, la pipe aux dents, et causent de leurs affaires. La plupart se plaignent des lenteurs de la vente : un malaise règne dans les campagnes; même les grands fermiers demandent de forts rabais. Pour ces humbles coureurs de clientèle, colportant leur industrie par les champs et dont toute la marchandise tient dans une marotte, le grand ennemi, c'est le chemin de fer. Avec lui, plus d'achandise chez le paysan un peu aisé : celui-ci préfère acheter à la ville, où le train l'emporte en une demi-heure. Et il ne reste alors que les ouvriers, les valets de fermes, les faméliques, une population dans la gêne et sur laquelle il n'est pas facile de pratiquer des saignées.

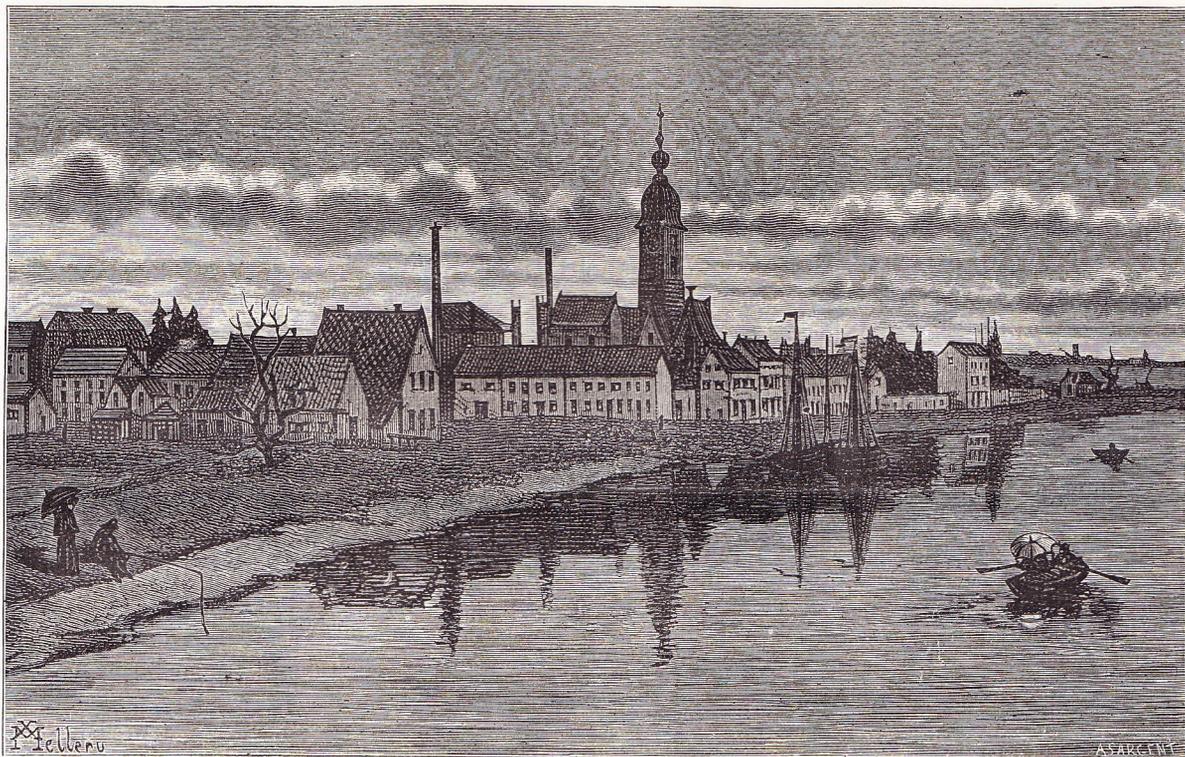
Nous roulons à présent sur Tamise. Des deux côtés de la voie, la vitre encadre un paysage joli, sans ampleur, bordé partout de lignes d'arbres qui sont comme les haies en plein ciel des petites cultures. Des champs de mince étendue, un hectare et moins, s'alignent l'un à côté de l'autre, tous pareils, avec les sillons parallèles d'un récent labour qui met à nu la terre brune, cette terre perpétuellement nourrie d'engrais et qui fleurit au large, comme un égout crevé. Près du champ, la maison assied solidement ses murs bas sur lesquels pose le toit de rouges tuiles ou de chaume symétriquement tressé. Quelquefois un noyer élargit par-dessus le seuil ses branches noueuses, semblables dans le matin brillant aux rais entortillés d'une eau forte mordue à plein acide. Et tout à coup les maisons s'entassent, les courtils se resserrent, la campagne s'étrangle en banlieue encombrée : Tamise est devant nous.

Il y a, à deux pas de la station, un pont de fer énorme et qui, de son interminable radier, coupé par la ligne de Malines à Terneuzen, enjambe l'Escaut, très large en cet endroit. De la rive on dirait une succession d'X entre-croisés, ouverts comme des fenêtres sur l'horizon du fleuve et posés sur des culées massives à l'égal des plus gros piliers de cathédrales, entre lesquelles, tandis que, tout petits sous la gigantesque architecture élancée dans l'espace, coulent au fil de l'eau des flottilles de yachts, de lougres, de péniches, de centerboats, de yoles, de ollers, de spriets, de knols, de haks, de galfschips, avec des claquements de voiles pareils à des battements d'ailes de gros oiseaux, des trains filent

à toute vapeur sur le tablier, barrant l'air d'un vol de feu, dans le banderolement des fumées vomies par toutes les ouvertures de la charpente comme par des sabords. De chaque côté des rails, un puissant assemblage de poutrelles et de traverses forme une cage à ciel découvert, longée par une passerelle. Et ce pont, avec son passage de monde, ses roulements de trains, ses arches profondes emplies des allées et venues du battelage, toute cette vie de la terre et de l'eau jetée en travers de sa grande ossature de colosse et qui en fait comme un organisme vibrant, donne une animation singulière au fleuve.

A peine avons-nous franchi la moitié de l'immense jetée, que nos dessinateurs, émerveillés, se campent,

l'album au poing, devant le tableau de la petite ville échouée sur la rive avec sa débandade de maisons tirées à hue et à dia. Un grand silence tombe sur nous, quelque chose d'apaisant et de doux où l'esprit se recueille dans une quiétude de nature; et nous demeurons là, les yeux abandonnés au mouvement des petites vagues qui se brisent contre les piles, ayant dans les oreilles, comme une musique, la respiration profonde du large. Devant nous, un peu à droite, la vieille église pointe son clocher bulbeux par-dessus un pâté de maisons à pignons dentelés, massées au bord des chantiers et formant un amphithéâtre de toits couleur de sang caillé. Le long du quai, des barques de pêche et des bateaux d'intérieur, la quille à nu, s'envasent



Vue de Tamise. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

dans les limons jaunes, découverts par la marée basse. Puis, brusquement la ville s'arrête, une ligne d'arbres profilés à perte de vue sur le bas de l'horizon décroît graduellement dans le lointain : c'est la dune, solitaire, avec ses noyers échevelés, striant le fond brumeux de leurs ramures enchevêtrées. Bientôt la digue fait un coude, étranglant l'énorme nappe du fleuve, pareille à une coulée de plomb fondu; et au loin, les noyers chevelus ne sont plus qu'un mince ruban tortillé, graduellement effacé dans l'ampleur du ciel.

L'autre rive, elle, s'enfonce dans une étendue de pays plane, monotone et triste comme ces grands paysages mélancoliques de Ruysdael, éternellement remués par les vents et trempés par les averses. Une sévérité monte des champs noirs, barrés çà et là d'une broussaille d'ar-

bres et au milieu desquels, à de longues distances les unes des autres, des fermes prennent des airs de bastions. Tout près de nous, planté sur la digue même, dans un bouquet de noyers, un cabaret allume ses vitres au soleil, pareil à la sentinelle avancée de ces campagnes désertes. Les bourgeois de Tamise y vont boire l'été une bière sapide en causant avec la *baesin*, une figure triste comme le paysage, aux façons lentes et graves d'une demoiselle de la ville échouée dans des solitudes.

Tandis que nous emplissons nos prunelles de la vision de cette rude contrée, un bruit de maillets martelant les carènes sur des rythmes inégaux nous arrive des chantiers, dans cette paix solennelle d'après-midi mourante. Au large, une barque, glissant au fil de l'eau,

met une tache noire sur l'éclat d'argent du fleuve; çà et là des pales de rames, levées à temps réguliers, ressemblent à de grands faucheux lumineux émergés d'un fourmillement de paillettes; et par moments, des froissements doux, comme de la soie qu'on déplie, nous font regarder sous nous, sortant de l'ombre du pont, un bateau chargé d'une montagne d'osiers, semblable à une grosse toison rousse. Tout à coup le grincement d'un disque correspond au sifflet d'une locomotive, le roulement d'un train enflé son tonnerre par-dessus l'Escaut, nous sommes secoués comme des volants par la trépidation du pont. La minute après, il ne reste plus que des crachats de fumée, lentement dissous dans le bleu de l'air et becquetés par un vol noir de corbeaux sortis des noyers de la dune.

Nous gagnons le port, une petite esplanade bordée de pilotis, où des hommes de peine, les yeux tout blancs dans un masque noir, sont en train de décharger un bateau de charbon. Une rangée de vieilles maisons pignonnant en gradins fait face au fleuve, avec le vert cru des volets tranchant sur le rouge violacé de la brique éraflée. Au milieu du quai, des filles de quinze ans, les cheveux lissés sur les tempes, dansent une ronde en attendant l'heure de rentrer à la fabrique. Il est midi, en effet, et, dans ce court moment de répit, la ville s'abandonne à des aises de flânerie.

Peut-être est-ce sur cette pointe avancée de la ville que sainte Amalberge, la patronne de Tamise, aborda, portée en croupe par le monstrueux esturgeon dont elle avait réclamé l'aide, à défaut d'autre moyen de navigation, pour traverser le fleuve. Grand miracle, à coup sûr, et dont les pêcheurs de la digue glorifièrent longtemps la mémoire, en apportant, à chaque retour de la fête, sur l'autel de la sainte, dans l'église qui lui est dédiée, un descendant du volumineux sturionien, le

seul, dit-on, qui durant l'année se pêche dans les estuaires de la contrée.

La merveilleuse aventure de la sainte a servi de sujet à un sculpteur de la ville, Nys, lequel vivait au dix-huitième siècle, pour une chaire de vérité toute mondaine où, les jambes écartées sous le collant de la robe, sainte Amalberge est représentée assise avec une

grâce risquée d'écuyère de cirque sur un globe que supporte le légendaire esturgeon. Ce Nys avait un bel entrain de composition : outre la chaire, les stalles du chœur, fleuries par son caprice de motifs gracieux, révèlent une veine facile, servie par une pratique qui n'était pas aisément déroutée. L'église n'étale, au surplus, qu'un luxe médiocre; ce n'est pas la pompe des autres sanctuaires flamands; çà et là, aux murs sont appendues des toiles rongées par l'humidité : à gauche du maître-autel, un tableau d'un modelé gras et blond, et dans l'une des nefs, une pâle et douce *Sainte Famille* de Corneille Schut, non moins bon époux que bon peintre et qui laissa dans maintes églises le témoignage de ses larges tendresses.

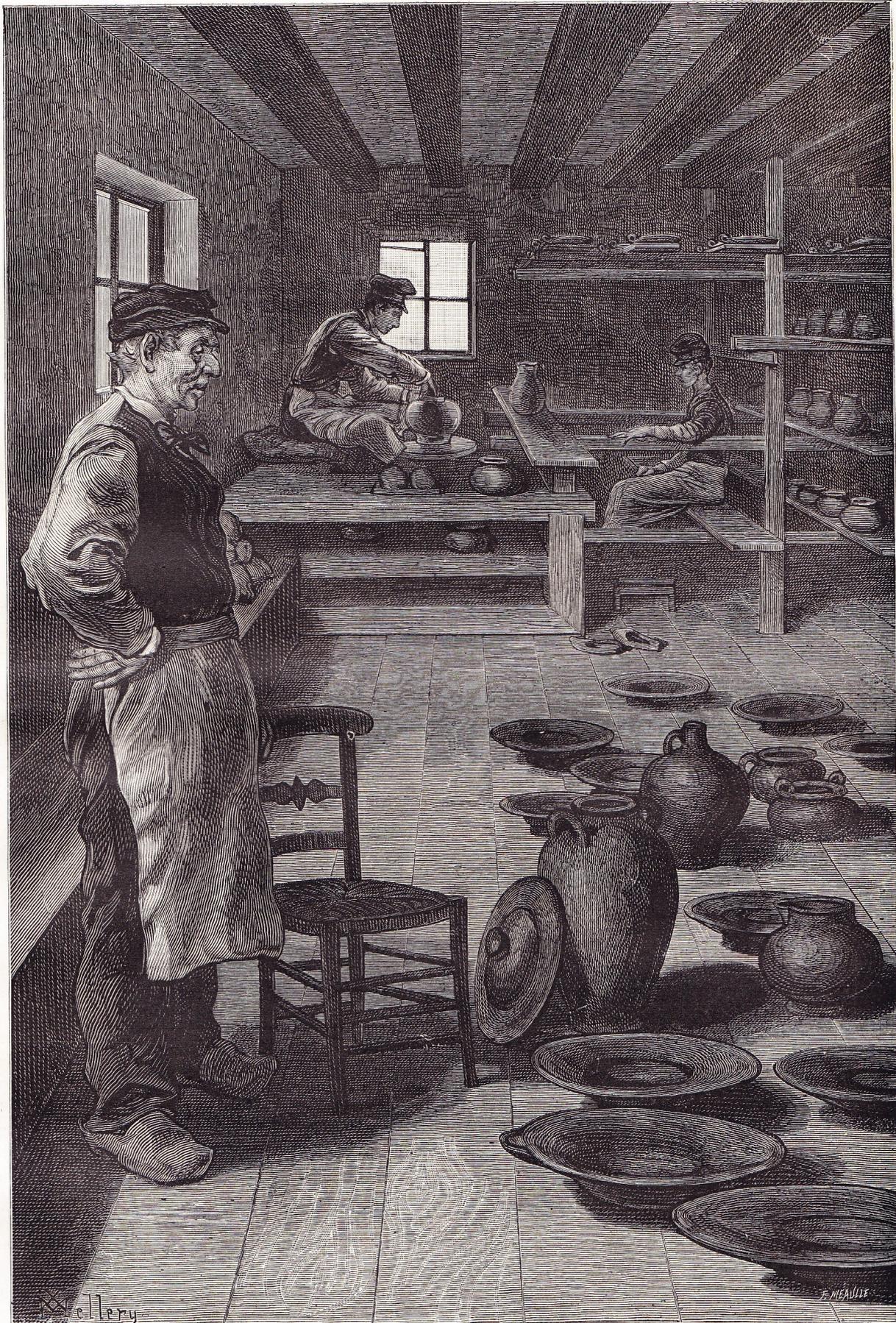
Encadré par une niche, un sarcophage supporte, dans la nef de droite, les figures de Hacland Lefebvre, trésorier de Charles VI, et de sa femme, allongés l'un près de l'autre, dans les grands plis symétriques des costumes du temps.

Rien d'élégant comme la niche, bordée d'une

fine dentelle de pierre retombant intérieurement sur des colonnes torsées, celles-ci accolées à des pilastres couronnés d'angelots d'un joli mouvement. Le gothique s'y épanouit dans une suprême floraison qui va s'étouffant sous les ordonnances régulières de la Renaissance. Et, rigide, ses yeux de pierre fixés à la voûte, le vieux couple couché sur sa dalle fait penser à ces pierres tombales festonnées par les



Le tombeau de Lefebvre à l'église de Tamise. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.



Le potier de Terneuzen (voy. p. 314). — Dessin de X. Mellery, d'après nature

vrilles des chèvrefeuilles, dans les vieux cimetières feuillus.

Le train de Terneuzen. — Coin de village. — Le berger de Wachtebeke. — Tournées villageoises. — La potière. — Le sabotier. — Les environs de Gand.

En route pour le Polder ! Un petit train, composé de deux voitures spacieuses, quatre banes dans le sens de la longueur, l'une de première et l'autre de seconde classe, avec la machine dans le compartiment d'avant de la voiture de seconde classe, nous emporte sur la ligne de Terneuzen. Devant nous s'est assis un grand diable de quinquagénaire, maigre, osseux, blafard, laissant pendre sur son thorax une barbe de bouc tortillée et flottante : c'est un tisserand de la campagne, en sarrau bleu ; il nous dit que les affaires sont tendues et qu'il est seul à nourrir ses huit enfants, sa femme étant morte l'an dernier. Près de lui, deux marchands, un chapelet de brosses passées autour du cou, comptent leur recette, et finalement, en ayant fait deux parts, mettent le billon dans un nœud de leur mouchoir et la monnaie blanche dans un autre nœud qu'ils ont soin d'assurer en tirant dessus de toute leur force.

A la descente de voiture, une chaussée plantée d'arbres nous mène au village où nous sommes attendus. Des deux côtés du pavé, un sable profond et mou comme celui des dunes borde des maisons aux courtails encadrés de haies de houx. Un grand troupeau de moutons, avec ses *spitz* noirs courant sur les flanes, vient à nous ; et dans le grand garçon superbement taillé, la tête ronde et petite accrochée à de fortes épaules, qui d'un geste lent, magnifique, drapè sur ses épaules la limousine aux longs plis, nous reconnaissons le fils du berger de Wachtebeke.

Justement celui-ci nous a aperçus par les trous de la haie ; il lève les traverses de sa barrière et, la casquette à la main, nous reçoit avec cordialité, en nous montrant la maison et nous disant : « Le pain et le fromage sont sur la table. Entrez. »

C'est une des bonnes fermes du pays. Sur le seuil, trois belles filles ont un joli sourire gêné d'accueil, dans la buée chaude d'un énorme chaudron qui bout sur un fourneau de pierre, près de la porte d'entrée, et les enveloppe comme un nuage. Les vaches, reniflant la bonne odeur de betteraves et de pelures de pommes de terre rabattue par le vent au ras des étables, poussent des meuglements doux en tirant sur leurs longes. Et à la file nous pénétrons dans la pièce commune, d'un blanc de chaux éclatant sur lequel se détache la polissure brune des bahuts et des chaises taillés en plein bois.

Puis l'après-midi se passe à battre les environs. Par malheur, le soleil s'est embrumé dans un ciel de pluie lourd et bas, où la plaine, d'un vert lustré la veille, s'enfonce avec de grises mélancolies. Nous entrons nous chauffer au feu des fermes et des cabarets, glacés par ce froid qui ramène l'hiverr. Portes closes, les femmes,

assises contre la vitre obscurcie par le toit qui descend, font aller leurs mains sur des rapiécetages de sayons, des remaillages de bas, des reprises de couture. Quelquefois, un valétudinaire, cloué sur sa chaise par le rhumatisme, nous parle de son jeune temps, du rendement de la campagne, bien plus actif alors qu'à présent. Dans le Polder, le paysan aime les parlotes, silencieux seulement quand il est au travail. Et l'aigre voix des femmes constamment jette son bruit de crécelle à travers l'entretien. Les jeunes, les valides, eux, sont aux champs, malgré le brouillard, avec la bêche ou la charrue.

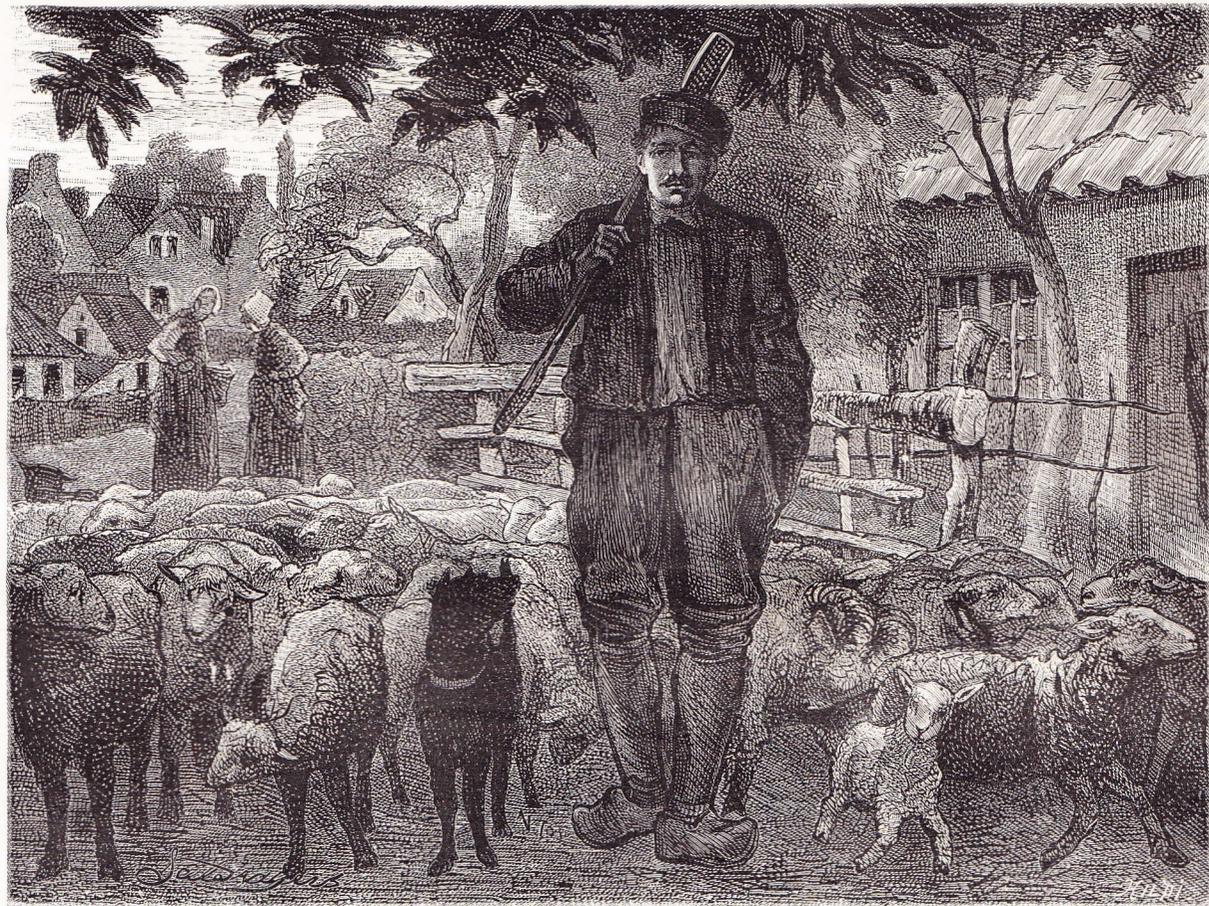
On nous mène ensuite chez la potière du village, une petite vieille active et futée, en grand bonnet à rubans verts tortillés comme des frisettes de bobèches et qui monte à l'échelle, devant nous, pour nous conduire au grenier, encombré de vases de terre toute fraîche encore et dans l'angle duquel, près d'une fenêtre basse ouvrant sur les champs, est installé le tour (voy. p. 313). Tandis que le potier s'accroupit sur le banc de bois, une jambe de chaque côté de la sellette garnie de son bloc d'argile, un apprenti, jeune rustre lippu et rougeaud, assis en contre-bas du tour, fait manœuvrer d'un mouvement régulier de son pied une planche fixée par une corde aux solives et qui imprime l'impulsion à la selle. Celle-ci tourne rapidement, avec un ronflement mou qui s'accélère à la rotation, et peu à peu la glaise, façonnée au pouce et à la main, les deux paumes par moments ouvertes pour donner la rondeur et d'autres fois les dix doigts plongeant tout entiers dans le creux de la poterie pour l'évider, prend la forme du vase définitif. La lumière qui tombe des vitres, tamisée par la poussière et les toiles d'araignées, éclaire en profil l'artisan dont la silhouette, linéée d'un filet clair, se masse sur la petite échappée de ciel brouillardieux découpée par la fenêtre. Une touche vive frappe aussi, dans la pénombre de tout le reste, le gris limoneux de l'argile gironnant, l'extrême bout de la selle et les mains de l'artisan, lentes à se mouvoir et faisant audessus du tour comme un geste mystérieux d'évocation. Tout à coup le sabot du gamin cesse de faire mouvoir la planchette, le tour s'immobilise, le potier nous montre son vase : c'est un récipient à panse débordante, le col largement évasé, mais auquel les anses manquent encore. Cette partie de travail incombe à un spécialiste, assis à l'autre bout de l'atelier, parmi un amoncellement de tèles et de pots, et qui, après avoir pétri sa terre en forme de boudin, l'attache aux parois du vase en raccordant les joints. Il ne reste plus alors, avant de porter la pièce au four, qu'à donner le suprême coup de fion, quelque chose comme la signature de la maison. Justement un vieux à face de boule-dogue abritée sous une casquette monumentale, des anneaux d'or aux oreilles, s'occupe de racler avec un fer rond passé dans ses doigts de grandes écuelles à contenir le lait.

Quand nous redescendons l'échelette pour gagner l'atelier de la mise en couleur, nous apercevons en bas

un groupe de trois ou quatre individus, assis sur des escabeaux de bois et plongeant des poteries dans des vaisseaux remplis de plombagine pour les terres qui doivent être teintes en brun, et de sulfate de cuivre pour celles qui sont vouées au vert. Tout près sont les fours, clos de massives portes de fer, avec leurs creusets pareils à des urnes cinéraires, prolongés sur deux rangs parallèles, de chaque côté d'un couloir où l'on range les objets soumis à la cuisson. Le coup de vent de la porte qui s'ouvre sur un des fours mal éteint caït envoler jusqu'à nous une fine cendre grise, comme celle des ossements calcinés. Naturellement la vieille

potière ne manque pas de nous conduire au magasin, — une débandade de vases et d'ustensiles de toute nature à travers deux grandes chambres. Il y a là, par milliers, des tèles, des jarres, des réchauds, des casseroles, des passoires, des pots à boire, des buires, des corbeilles à fleurs, toute une grossière et naïve céramique, l'ornement des dressoirs de campagne, depuis le petit coq en grès rouge, fendu dans le haut pour servir de tirelire, jusqu'à la canette pansue, historiée de figures et qui s'emplit de bière aux kermesses des fermes.

Nous quittons enfin l'obscur petite poterie, perdue



La rentrée du troupeau dans un village, en Flandre. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

au fond d'un village avec sa mélancolie de vieille industrie tournée en langueur. Au tournant du chemin, une hutte en planches, percée sur l'une de ses faces d'une large fenêtre carrée à petites vitres, nous fait penser à une cabine de bains échouée dans le sable des dunes. Au moment où nous passons, la porte s'ouvre, et dans la demi-teinte nous apercevons le sabotier à son établi, un tronc d'arbre fixé au mur, sous le jour brouillé de la fenêtre.

« Allons, l'homme! montrez-nous votre savoir-faire! »

Dans un des angles de la soute s'amoncellent des piles de sabots seulement équarris. La sabotier com-

mence, en effet, par partager le bois en cubes égaux, qu'il dégrossit ensuite au moyen du *crammes*, espèce de tailleiroir fortement aiguisé et manœuvrant sur un billot entre deux branches de fer, comme les hachoirs à tabac. Le sabot, ainsi ébauché par grands plans, avec le luisant de la lame sur ses côtes massives, a la lourdeur difforme d'un pied bot géant. Plus tard, il s'amincira, s'évidera, se modèlera sur la forme humaine.

L'homme, à notre demande, prend un des blocs, l'assujettit au banc au moyen de tasseaux, fonce du ciseau et du maillet le plein du bois, lequel, à mesure, vole en éclats ou se lamelle en minces copeaux. Quand

le creux est évidé, d'un tour de doigt rapide il fait sauter les esquilles et se met à vriller à grandes pesées du bras. Le fer laboure le bois, fore les recoins, pénètre dans la dure matière comme dans de la moelle. A chaque instant, d'ailleurs, l'artisan change d'instrument; il n'y a pas moins de trois sortes d'outils pour l'évidement : le *goesse*, avec lequel on attaque le bois, l'*afdrager*, qui le mord en profondeur, et le *tielmes*, qui découpe le talon. Puis les tasseaux sont enlevés, le sabot tourne et virevolte aux mains du compère qui dextrement s'est emparé d'une lame large, le *zolmer*; et celui-ci entame le bois par en dessous, finissant par échancre le plat de la sole en manière de cambure. Ensuite, le *tielmes*, comme un éclair coupant, biseaute d'un coup de tranchant le talon, d'où lui vient son nom. Et l'œuvre serait arrivée à terme s'il ne fallait encore raboter de ci, polir de là, égaliser les bords, retrousser l'extrême bout en poulaine, dans le goût des sabots de Polichinelle, qui est le *nec plus ultra* de la belle façon.

Notre homme est maître en son art : aussi prodigue-t-il les raffinements; tout son râtelier d'outils n'est pas de trop pour figoler; et quand enfin, d'un geste brusque, il pousse devant nous, parmi les frisures tortillées et les déchets de bois, le sabot uni comme un miroir, il a, en se redressant, la mine assurée de quelqu'un qui connaît sa force. Cependant la vue de nos albums, constamment balafrés de hachures de crayon, l'inquiète un peu : sa défiance de paysan est excitée par notre curiosité; et il finit par nous demander si nous ne sommes pas des ingénieurs, chargés de préparer l'outillage d'une saboterie mécanique.

Tout le pays, déjà fort appauvri par l'invasion américaine, a une peur terrible de la machine à vapeur, qui l'appauvrirait encore, en supprimant le gain médiocre qu'il tire de la main-d'œuvre.

Nous embrassons d'un dernier regard la petite cambuse, son aire rembourrée d'un lit de copeaux, ses noires solives filamentées de toiles d'araignées, ses murs tapissés d'outils de toute taille, son âtre fuligineux où des écorces vertes de sève sifflent en fusant, tandis que la clarté du jour s'assombrit à travers les vitres, sous la poussée graduelle du crépuscule. Dehors, le brouillard s'est épaissi; une odeur de bois brûlé, traînant dans l'air avec la fumée des cheminées, signale les approches de la veillée; et nous pensons à la longueur des soirs, l'hiver, quand le Polder est couvert d'un pied de neige.

Chez le berger, on nous attend avec d'énormes omelettes au lard. Justement les moutons passent la barrière; la tête du troupeau s'engouffre dans les fonds roux de l'étable, pendant que la queue bêle, traquée par les chiens; et peu à peu, comme une eau qui s'écoule, les dernières toisons disparaissent à leur tour.

Blanche de chaux fraîche dans la clarté des lampes, la chambre a une gaieté placide qui nous fait trou-

ver charmantes les heures que nous passons sous le manteau de la cheminée, bavardant avec nos hôtes et nous humectant les glandes par moments de bière froide.

Le lendemain, au trot d'un robuste bidet, pileux comme un ours, l'excellent fermier nous voiturerait, dans sa carriole perchée sur de hauts essieux, par les routes qui mènent à Gand. Quelquefois nous côtoyions pendant plus d'un quart d'heure des prairies transformées en lacs artificiels et dont l'énorme nappe liquide, prolongée jusqu'à l'horizon, moutonnait en courtes vagues (voy. p. 319). Puis des champs se succédaient, entrecoupés de hameaux, en interminables surfaces plates qui se perdaient dans les lointains.

A Desteldonck, comme nous longions le cimetière, nous aperçûmes trois petites tombes jumelles sur lesquelles on avait planté de la volige clouée en forme de croix; chacune d'elles avait un encadrement de papier découpé, et les croix étaient garnies de couronnes et de banderoles multicolores. Des enfants reposaient là, à l'abri de ce culte naïf perpétué à frais communs, selon la coutume, par les autres enfants du village. Du large nous arrivait la pestilence des engrais versés sur la campagne; et par moments des haquets nous croisaient, dégoûtants de la vomissure fétide des villes.

Près d'Oostakker, un défilé de soutanes commença à processionner; c'étaient des prêtres venus à une Notre-Dame de Lourdes, dont la chapelle, érigée à grands frais, a fini par devenir un lieu de pèlerinage achalandé. Et bientôt les groupes devinrent plus nombreux; des dames vêtues de noir et de pauvres femmes du peuple en *capmantel* se dirigeaient vers l'église, avec des mines douloureuses. Insensiblement ces tristes figures s'espacèrent, Mont-Saint-Amand dressa au bord de la route son joli pastiche d'hôtel de ville à pignons en briques rouges, et l'instant d'après nous pénétrions dans Gand par l'un des porches du nouveau béguinage, toute une petite ville close de murs, avec des rangées parallèles de maisons basses, silencieuses comme des tombeaux.

Gand. — Le passé, le présent, le permanent. — Gand paradis des fleurs. — Triomphe de l'horticulture. — Un décor de féerie.

Gand a trois choses qui le rendent extraordinaire : ses béguinages, ses fabriques et ses serres, c'est-à-dire trois mondes et aussi trois peuples distincts.

Dans les béguinages, le recueillement momifié des pseudo-nonnettes, sous l'aile palpitante de leurs longues coiffes blanches, semble perpétuer le passé, à travers un cadre de petits oratoires, de cellules claustrales, de longs couloirs vides sentant la chair mortifiée, avec des christes saignants à tous les murs.

La fabrique, à côté, énorme comme un donjon, le vrai donjon de ce temps, multiplie ses activités hurlantes, dans le tonnerre de ses machines; pour se carer dans son ampleur; elle a fait table rase du passé, éventrant les vieux quartiers historiques ou simple-



Le sabotier de Terneuzen. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

ment, quand elle pouvait s'en accommoder, s'installant dans les ruines féodales, avec son sans-gêne bourru de colosse. Vous verrez tout à l'heure ce qu'elle a fait de la vieille ville, bousculant tout, asservissant à ses besoins d'envahissement les palais et les églises, plantant au cœur de la cité ses hautes cheminées par dérision des pignons glorieux, et, jusque dans les recoins hantés par les ombres des anciens comtes, prolongeant son grand bourdonnement de ruche en travail : ceci est le présent, la vie tumultueuse et pressée, un grand fleuve humain coulant par les rues, des millions journallement enfournés au creuset de la fabrication.

A de certaines heures du jour, quand l'usine, comme un vomitoire, écoule ses houles d'ouvriers, Gand a l'air d'une ville insurgée, courant aux barricades du pas redoublé de l'émeute.

Quittez cependant les centres peuplés : aux enfers du travail, aux ronflements des métiers, aux sifflements de la vapeur, à l'étourdissante rumeur du fer et du feu succède la tranquillité d'une banlieue idyllique. Ce n'est pas que, sous cette placidité extérieure, les activités aient cessé, mais elles s'appliquent à des élaborations mystérieuses, dans les sourdines d'un travail sans hâte, dont la nature fournit les éléments. De quelque côté que se portent les yeux, de grandes serres parallèlement alignées parmi des rectangles symétriques de terrains livrés à la culture floréale signalent les installations horticoles. Elles ont fini par former à la ville une ceinture épaisse, s'étendant sur plusieurs centaines d'hectares (voy. p. 320). Là, chauffée d'agents puissants, la terre fermente en une production sans trêve, gérant une flore merveilleuse dans l'espèce de coup de sang d'une sève tourmentée par le feu et l'eau. Des forêts de végétations, des montagnes de floraisons, une poussée ininterrompue de troncs solides comme le bronze et de tiges ténues comme le fil d'archal, y surgissent du sol bouillant et gras.

Gand est peut-être la première ville du monde dans l'horticulture. Chaque année, ses établissements exportent par cargaisons les tulipes et les jacinthes, autrefois la gloire des jardiniers de Hollande. Cette immense industrie de l'oignon en fleur, ils l'ont accaparée et développée au point d'en posséder aujourd'hui le monopole incontesté. En mai, à l'établissement Van Houtte, il n'y a pas moins de vingt hectares de terrains émaillés par cette sorte de floraisons : toute la contrée disparaît alors sous une mer de clartés, et, jusqu'à deux lieues de là, le vent en pousse au large les vagues d'arômes. Et Gand n'a pas seulement ses exploitations industrielles : ses amateurs rivalisent avec les marchands pour les prodigalités de la dépense et les magnificences de la culture ; elle possède des jardins de patriciens, éblouissants comme des Florides, avec une pompe extraordinaire et royale.

Demeurons un instant dans ce monde enchanté des fleurs : aussi bien, comme je l'ai dit, touchons-nous là non seulement à l'une des gloires, mais aussi à l'une

des principales richesses de la vieille cité. Ce goût de l'horticulture ne date pas d'aujourd'hui : en 1696, un échevin de Gand, Guillaume de Blasere, avait des serres dont la renommée était universelle. Si belles qu'elles fussent pour le temps, le digne homme qui y mettait son orgueil ne pensait certes pas qu'il en naîtrait plus tard par centaines, auprès desquelles les siennes ne seraient plus rien. L'établissement Van Houtte, à lui seul, occupe tout un coin du pays, avec une administration qui a sa hiérarchie, un personnel qui est une armée, cinquante serres, une centaine de hangars et une quantité de terrain où tiendrait à l'aise une colonie entière. Aussitôt qu'on y pénètre, on a la perception d'un énorme laboratoire où s'active la génération des espèces les plus magnifiques : toute une création monstrueuse et charmante de végétaux touffus comme des forêts, déliés comme des filigranes, verruqueux comme des cuirs de pachydermes, polis et satinés comme de la chair de femme, étend sous les voûtes vitrées ses larges parasols, se déroule en grappes de fleurs, s'étire avec des allongements de reptiles, colle aux parois ses ventouses, développe ses ramifications pareilles à des tentacules, accroche partout ses vrilles et ses griffes. Depuis les bambous, les bananiers, les caroubiers, les palmiers de l'Inde, dressant leurs hauts piliers dans la clarté avec des airs de patriarches et de guerriers, jusqu'aux grouillements informes et aux ténébreuses reptations des orchidées, espèces de larves animales à demi débrouillées du chaos des limbes, l'épanouissement des flores se prolonge, de serre en serre, à travers l'innombrable série des métamorphoses, multipliant à l'infini ses caprices, ses luxuriances, ses folies de sève, dans un renouvellement de genèse inépuisable. Il y a des serres pour toutes les latitudes et toutes les familles ; et quelques-unes, avec leurs rudiments de vague animalité où l'œil perceait des formes en suspens comme l'ébauche d'un monde inachevé, ressemblent à des ménageries fantastiques, emplies d'une pullulante et farouche faune, vautre au ras des dalles en croupes ondulantes ou dardée en mâchoires prêtes à broyer. Tels l'*Ataccia cristata*, pareille à une pieuvre, les *Cycas* aux dards aigus comme des glaives, les bananiers d'Abyssinie, dont les feuilles géantes ont la pesanteur d'une oreille d'éléphant ; tels encore l'*Euphorbia havanensis*, étalant son ventre d'énorme lézard bronzé, le *Mammillaria* avec son gonflement de mamelles superposées qui lui donnent l'air d'une Isis végétale, et ces superbes fougères de la Nouvelle-Hollande, squamées d'écailles à l'égal des sauriens et par surcroît éperonnées de rostres assassins. Ailleurs, comme en des antres de mort, se gardent précieusement les plantes malfaisantes, toutes rongées de pustules et gonflées de lait vénéneux, avec leur laideur de crapauds et de scorpions. Toutes, il est vrai, ne sont pas également repoussantes : quelquefois une éclatante fleur, d'un carmin sombre, fait penser à la férocité pateline et rampante des belles empoisonneuses. Les alchimies des Locustes n'approchent pas des meur-

trières recettes au moyen desquelles se distillent dans ces alambics naturels les sucs qui foudroient. C'est un lieu d'incantations fait pour les pâles songeries du crime : il n'y manque qu'un gibet, avec le piétinement macabre d'un chœur de sorcières opérant ses sortilèges.

Les serres des broméliacées, des chrysophyllum et des lianes sont bien faites, d'ailleurs, pour vous arracher à ces pensées tragiques : on vous y montrera, entre autres raretés, une liane vieille de dix ans et qui, déployée, suspend au vitrage une fibreuse et verte chevelure de près de trente mètres de long. Vous traverserez ensuite des bois entiers d'orangers, d'étréscelants parterres de camélias, d'éblouissantes plaines

d'azalées, une magie de clartés lactescentes et rosées recommençant à chaque pas, dans la magnificence et la gaieté d'une sorte de paradis terrestre. Mais le chef-d'œuvre, dans ce défilé de merveilles qui ne laisse pas un instant les yeux en repos, c'est peut-être la serre aux orchidées : l'art et la nature semblent s'être ici accordés pour varier avec une indicible profusion la structure et la vie de la plante : comme en une prodigieuse orfèverie, pour laquelle toutes les formes ont été épuisées, des guillochés compliqués, des ciselures arachnéennes, des filigranes légers comme des souffles et qu'on croirait sortis de la main d'un miraculeux ouvrier, viennent en aide au travail des sèves, fleurissent les tiges de splendeurs arti-



Les inondations artificielles aux environs de Gand (voy. p. 316). — Dessin de E. Claës, d'après nature.

ficielles, et au bas de l'œuvre divine mettent une griffe énigmatique. Suspendus à la coupole par des fibres ténues comme un crin, déroulés dans l'air en impalpables écheveaux, épanouis au bout de leurs tiges comme des larmes et des sourires, avec l'impondérable et l'éthéré du songe, ces étranges végétaux, cristallisés en joailleries et en qui se confondent les illusions de la croissance naturelle et d'une main-d'œuvre humaine, expirent dans l'atmosphère muette et la pâle lumière septentrionale l'arome et le soupir de leur frisson de vie. J'en ai vu qui, tout souffreteux, laminés, presque invisibles comme les gouttelettes d'une bruine, avaient l'air de s'évaporer dans un jet de sève; d'autres ressemblaient à un fin brouillard, à des flocons de fumée se dispersant sur le bleu

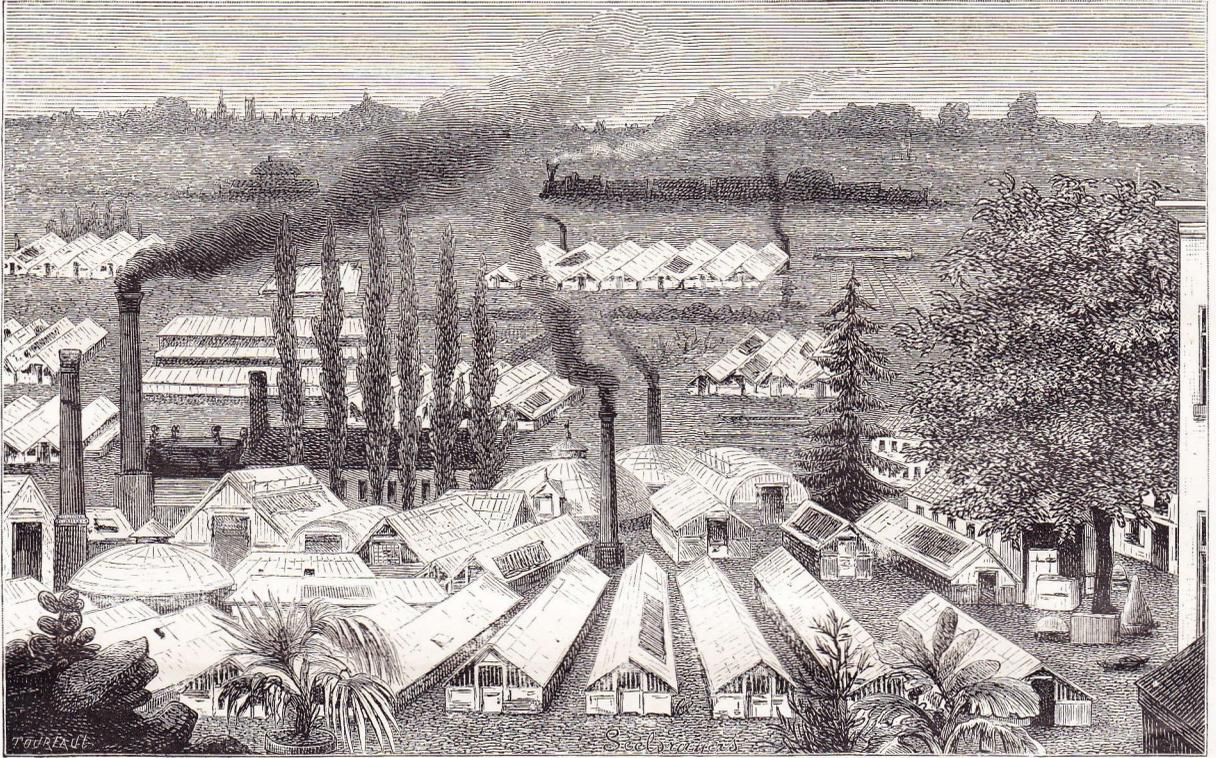
de la vitre, avec un rien de matière qui paraissait se dissoudre dans un vol et un souffle. Celles-là semblaient perdues aux limites mêmes de l'être. Les plus considérables, en revanche, amenaient la pensée de colibris, d'étincelles ailées, de grosses mouches immobilisées sur un cheveu de liane. L'*Odontoglossum sceptrum purpureum*, avec sa fleur flottante balancée au fin bout de la tige, a le tremblement d'un papillon dans la lumière, et l'*Asparagus plumosa*, d'une impondérabilité frémissante de plume, n'est plus qu'une clarté qui bouge, à peine distincte de celle qui l'entoure. Et les bijoux, les sertissures du plus étonnant caprice se pressent dans tous les sens : le *Zygopetalum crinitum*, le *Lycaste skinneri*, le *Masdevallia melanopoda*, le *Darlingtonia californica*, le *Pilumma nobilis* épanouis-

sant comme une minuscule cassolette son frère lis tout blanc, avec un parfum blanc comme sa forme, puis encore le Népenthès, l'Anthurium scherzerianum, et, prodige plus extraordinaire que tous les autres, le Cypripedium ou sabot de Vénus, une chaussure d'amour pour un pied de Cendrillon grand comme la main.

Le savant et l'explorateur qui, lors de ses courses aux provinces brésiliennes de Minas-Geraes, Matto-Grosso, Goyez, San-Paolo, Parana, etc., rapporta ces

trésors et les acclimata sur le sol gantois, a eu la joie de voir prospérer le vaste établissement fondé par ses soins.

D'autres maisons rivales se sont élevées autour de la sienne; aucune n'a fait oublier l'éclat de la grande création de Louis van Houtte. On a pu dire de lui qu'il aimait la fleur en poète plutôt qu'en spéculateur : à côté des installations où fonctionnait l'organisme de son entreprise, il monta un atelier pour la mise en couleur et l'impression des plantes d'un recueil qu'il



Vue d'ensemble de l'établissement Van Houtte, à Gand. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

avait créé sous le titre : *Flore des serres et des jardins de l'Europe*. Une vingtaine d'artistes s'y emploient constamment à reproduire les fleurs dans leur forme et leur chatoyante iris; des presses à bras servent ensuite à tirer les épreuves; et la publication inaugurée il y a plus de quatre lustres forme à présent une somptueuse bibliothèque, sans rivale dans l'iconographie florale. Ce vaillant homme malheureu-

sant n'est plus; mais un monument d'une belle ordonnance, avec une noble figure élevant des palmes jusqu'à son buste, glorifie sa carrière si pleine sur la place publique du village qui lui doit sa prospérité.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)